FRC 1, 22404
Cesc
Fic
21783

ÉGALITÉ ✦ LIBERTÉ

DISCOURS

PRONONCÉ

A LA SOCIÉTÉ POPULAIRE D'AVIGNON,

Dans la séance du 10 Floréal,

Par le Représentant du Peuple,

MAIGNET.

ENVOYÉ près de vous dans des circonstances difficiles, lorsque le mal parvenu à son dernier période demandoit une cure méthodique et sévère, j'ai dû long-temps me renfermer seul avec ma conscience, pour pouvoir vous étudier, vous connoître et vous juger.

Impassible comme la loi dont j'allois être l'organe; juste comme la nation dont j'allois exercer les droits, j'ai dû éviter avec soin ces tourbillons que l'intrigue pouvoit former autour de moi pour m'égarer dans le jugement que j'avois à prononcer.

Des passions agitoient cette Commune. Sous un climat où elles n'agissent jamais à demi, la tranquillité publique étoit violemment menacée : les symptômes étoient effrayans. J'ai vu de près le

THE NEWBERRY LIBRARY

malade ; je me suis appliqué à le connoître, et j'ai senti que c'étoit faire beaucoup pour sa guérison que d'éloigner tous ceux qui, chargés de le rappeler à la santé, prenoient à tâche d'aigrir le mal pour le rendre incurable, afin de s'enrichir des dépouilles de celui dont ils préparoient ainsi le trépas.

Ils seront jugés et jugés avec sévérité, tous ceux qui, au lieu de favoriser l'établissement du gouvernement révolutionnaire, l'ont retardé par leur pusillanimité ou leur improbité ; qui, au lieu de fonder le règne des vertus, n'ont offert au peuple que l'exemple de leur immoralité et de leurs vices.

Ici, comme par-tout ailleurs, nous naturaliserons les bonnes mœurs, parce qu'elles seules fondent les républiques : ici, comme par-tout ailleurs, nous exigerons de celui qui viendra nous parler *patriotisme*, qu'il nous offre pour la garantie de ses sentimens une conduite dans tous les temps irréprochable. Nous l'aurons : lorsque le mot *patrie* étoit encore inconnu, lorsque nous ignorions jusqu'à son nom, la nature étoit la même ; elle nous dictoit de grands devoirs. L'accomplissement de ces devoirs devoit nous préparer à ceux qui nous seroient imposés, quand enfin la connoissance de nos droits nous auroit inspiré le désir de les recouvrer, et que nous aurions eu le courage de nous en ressaisir. Réponds : enfant, as-tu payé à tes parens le tribut de reconnoissance et de respect qu'ils avoient droit d'attendre de toi ? Père de famille, ton ménage a-t-il offert cette simplicité de mœurs qui fait le bon citoyen ? Tes enfans ont-ils trouvé dans leur père cet exemple qui seul rend les leçons fructueuses ? Ton voisin n'a-t-il eu qu'à se féliciter de te voir près de lui ? Tous ceux que le cours des affaires a appelés près de toi, ont-ils eu à s'applaudir des liaisons qu'elles avoient établies entre vous ?

Si dans ta vie privée, si dans ta vie publique, l'opinion de tes concitoyens t'accusoit, même sous

un gouvernement corrompu, nous ne te condamnerons pas sans d'autres examens; mais nous exigerons, pour croire à ta régénération patriotique, pour nous convaincre que tu t'es lavé de tous les vices que l'on avoit remarqué en toi, même sous le régime royal, des preuves bien plus fortes que nous n'en demanderons à celui qui, ami constant de la vertu et de la probité, a été tout prêt à entrer de bonne foi dans la révolution.

La terre de la liberté a produit, il faut en convenir, comme toutes les terres neuves, une superfétation qu'il importe d'examiner. Plus elle a été abondante en production, plus elle a besoin d'être émondée. La nature indique au bon et prudent agriculteur le temps où il doit arracher toutes ces plantes fructivores qui, laissées plus long-temps, épuiseroient le sol, absorberoient les sucs vivifians, étoufferoient enfin les plantes productives..... Nous allons l'imiter.

Le temps est enfin venu, où il ne suffira plus, pour être rangé dans la classe des patriotes, de s'affubler du *bonnet rouge*. L'on demandera dorénavant à celui qui se permettra d'en couvrir sa tête, ce qu'il a fait pour se décorer de ce signe auguste de la liberté. L'on voudra savoir quels motifs l'ont porté dans la révolution, et s'assurer s'il est venu y conspirer contre la tyrannie pour le bonheur du peuple, ou s'il n'a médité la ruine du tyran que pour hériter de son despotisme ou de ses richesses.

L'épuration parmi tous ceux qui se sont dits jusqu'à présent patriotes, en affichant cependant des mœurs si différentes, est mise à l'ordre du jour. Au milieu de la tempête, tout a dû nécessairement être confondu; mais au moment que le calme se rétablit, la mer se purge et vomit sur ses bords tout ce qu'elle renferme d'impur.

Citoyens, la vérité est le partage du législateur. C'est sur-tout au sein des sociétés populaires, que

son langage austère doit se faire entendre. Ecoutez, citoyens, des vérités qu'il importe enfin de vous dire, quand on a la ferme résolution de vous sauver.

Tous ceux qui ont abordé ce département ont cru, à en juger par la beauté du sol, par les bienfaits que la nature lui a prodigués, que la paix et le bonheur devoient habiter au milieu de vous : mais il n'y a pas de bonheur là où il n'y a pas de vertu.

Citoyens, la morale publique ne pouvoit exister là où le fanatisme et l'intolérance avoient asservi tout pendant des siècles. Quelques hommes de bien pouvoient y paroître, et il le falloit, pour consoler l'humanité : mais sous un pareil gouvernement où la corruption étoit le moyen d'avoir des esclaves, la conscience publique devoit y être nulle.

La révolution a encore apporté peu de changemens à cette triste situation.

Des hommes qui ont concouru à l'opérer, au lieu de la fonder sur les mœurs, semblent avoir tout fait pour achever de pervertir leurs concitoyens. Bientôt, si les choses s'étoient soutenues, ils seroient parvenus à faire croire au peuple, que l'on change de gouvernement en changeant seulement de costume ; que le régime républicain comporte les mêmes vices que le régime royal, et que tous ne font que sceller le malheur du peuple, pour enrichir et élever quelques intrigans.

Nous les avons vu se distribuer les rôles et les places, pour satisfaire mutuellement leurs passions. Les uns se sont jetés dans les fonctions publiques, les autres se sont associés, pour dépouiller la nation de ses plus beaux domaines et se partager ses dépouilles.

Et ces hommes, au milieu d'un pareil déréglement, osoient se dire patriotes ! Ils ne crai-

gnoient pas de blasphémer ainsi tout ce que nous avons de plus saint et de plus respectable!

Quelle étrange idée s'est-on formé du patriotisme dans ces contrées, pour qu'on ait pu si longtemps regarder comme patriotes, des hommes qui par-tout ailleurs auroient été traités comme les plus vils aristocrates! Le patriotisme n'est-il donc pas l'assemblage de toutes les vertus? Y a-t-il de patrie pour l'homme improbe? Sa patrie est par-tout où il peut faire des dupes; sa patrie sera là où se trouvera celui qui l'achetera plus chérement; sa patrie sera là où sa bassesse, où ses vices lui fourniront plus de moyens de parvenir; sa patrie sera par-tout où il ne trouvera pas la vertu révérée, par-tout où le crime triomphera.

Quelle différence met-on donc entre cet homme et un aristocrate? Ce dernier combat pour ne pas laisser établir le régne de l'égalité; le premier profite des succès que le peuple obtient dans cette lutte, pour se tirer de cette égalité que la fortune avoit mise entre lui et les sans-culottes. L'aristocrate voudroit conserver un rang que les préjugés lui avoient donné; le patriote à argent veut en obtenir un que la sage nature lui avoit refusé. L'aristocrate consentiroit plutôt à voir l'univers entier tomber dans le cahos, que de renoncer à ses vains titres; le faux patriote voteroit volontiers la destruction de la République, s'il ne devoit que partager le bonheur du peuple.

Ce sont-là cependant ces hommes qui trop longtemps ont osé se dire les républicains de cette commune; et vous les avez vus tranquillement, citoyens, profaner ce nom auguste! Et vous vous êtes étonnés ensuite que quelques-uns d'entr'eux aient exercé sur vous l'empire que l'audacieux obtiendra toujours sur ceux qui n'ont pas conservé le sentiment de leur propre estime.

Encore, citoyens, si tout ce que cette enceinte

renferme étoit également pur, si tous les hommes qui composent cette société populaire s'etoient également préservés des vices qui depuis trop long-temps excitent les réclamations de tous vos voisins ; certes elle seroit consolante la tâche de celui qui est chargé de régénérer cette Commune.

Mais, citoyens, vous ne vous le dissimulez pas à vous-mêmes. Le bon grain est ici confondu avec l'ivraie. Il importe de faire une prompte et indispensable séparation ; et vous vous en occupez.

Citoyens! gardez-vous de viser au grand nombre. L'on est toujours assez, quand on est également vertueux.

Exigez de tous vos candidats deux qualités qui se garantissent mutuellement, probité pendant toute leur vie, patriotisme soutenu depuis 1789. Qu'un diplome d'une société populaire soit enfin la garantie de la moralité de celui qui en sera porteur ; que dans un clubiste, je puisse toujours embrasser l'ami de la vertu.

Ne craignez pas, citoyens, de fournir aux aristocrates des jouissances en chassant de votre sein les hommes qui n'auront pas votre estime. Ah! croyez que vous ne leur prêtez des armes, que quand vous avilissez les patriotes en les associant à des hommes que l'opinion publique accuse. L'aristocratie jugera, à la vigueur des coups que lui portera ce petit nombre d'hommes que les mêmes sentimens animeront, combien est différente, la lutte qui s'ouvre avec eux entre l'homme incorruptible et l'homme qui s'est mis aux enchères. Au reste, citoyens, tranquillisez-vous. Je me charge de ne vous laisser sur cet article aucune inquiétude : je les frapperai en Montagnard.

Oui, trop long-temps le modérantisme a régné dans cette Commune ; trop long-temps l'aristocratie y a trouvé asile et protection. Il faut que cet affreux sistème d'une meurtrière clémence disparoisse ; que

l'énergie républicaine échauffe toutes les ames, qu'elle électrise tous les cœurs, qu'elle abatte toutes les têtes orgueilleuses qui n'ont pas sçu de bonne heure s'abaisser devant le niveau de l'égalité. Il faut enfin que le peuple soit heureux, et il ne peut l'être que quand nous nous serons débarrassés de tous ceux pour qui cette idée du bonheur du peuple est un supplice.

Surveillance continuelle, mes amis, sur les deux classes d'hommes à qui ces idées semblent avoir été toujours étrangères.

Déjà le décret de la police générale a prononcé l'inadmission d'aucun ci-devant noble dans les sociétés populaires. Que l'admission d'un ci-devant prêtre soit le certificat le plus honorable que jamais aucun d'eux puisse obtenir; mais qu'il soit aussi le plus difficile à accorder. N'ouvrez l'entrée de cette salle qu'à celui qui s'est montré ami des mœurs dans un état qui sembloit, par sa nature, les exclure; qu'à celui qui, jeté dans une profession dont l'égoïsme étoit l'élément, s'est montré constamment philantrope; qu'à celui qui destiné à devenir l'apôtre de l'erreur, ne s'est servi de son caractère que pour dévoiler l'imposture; qu'à celui qui appelé à ne vivre que de préjugés, a employé ses talens à détruire ceux qu'il a trouvé établis, et à préparer ainsi le règne de la vérité.

Mais, citoyens, aujourd'hui que cette auguste vérité est venue nous éclairer, gardons-nous bien de substituer d'autres erreurs à celles qu'elle a fait disparoître : c'est le culte des prêtres que nous détruisons, mais non celui de la divinité. Malheur à celui qui descendant dans son cœur, n'y trouve pas écrite l'existence d'un Dieu; qui contemplant l'immensité des cieux, n'y voit point l'ouvrage d'un être suprême; qui examinant tout ce qui existe autour de lui, n'y voit pas le doigt de l'auteur de la nature! il est également à plaindre soit

que la fortune lui rie, soit que le malheur l'approche. Il mésusera de la prospérité; il sera accablé par l'infortune.

Celui qui veut vous pousser à l'athéisme, ne veut vous y conduire que pour vous ramener au premier état dont vous sortez. Examinez bien sa conduite et vous verrez que cet homme ne vous prêche l'inéxistence d'un Dieu, que parce que ses crimes la lui rendroient nécessaire; que parce que l'existence d'un Dieu appelle celle d'une morale publique, et que toute moralité est odieuse à celui qu'elle condamne sans cesse.

L'homme probe n'a pas besoin d'efforts, Divinité bienfaisante, pour te reconnoître! l'amour de la vertu que tu gravas dans son cœur, suffit pour lui prouver ton existence. Tu deviens le lien qui unit tous les hommes; par toi les peuples ne forment qu'une même famille, en te reconnoissant pour leur père commun: chacun a son langage, quand c'est avec son cœur qu'il doit te parler. Qu'il soit libre de s'exprimer comme il sent; mais quelle que soit la langue qu'il emploie pour te transmettre ses hommages, l'homme qui te reconnoît, qui sent qu'on ne peut te plaire qu'en étant vertueux, est nécessairement un bon citoyen. Il n'appartient pas à la grande famille, celui qui veut te méconnoître.

Société populaire! voilà quel doit être votre dogme. Établie pour propager l'instruction, songez que l'instruction deviendroit un fléau dans celui qui n'étant point l'ami des mœurs, ne se serviroit de ses talents que pour les corrompre. Prêchez donc la nécessité d'une morale publique, mais ne cessez de dire qu'elle ne se forme que des vertus privées.

A AVIGNON,
De l'Imprimerie de VINCENT RAPHEL.